

Médecine et littérature

Joël Des Rosiers

Number 152, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Des Rosiers, J. (2018). Médecine et littérature. *Les écrits*, (152), 70–83.



JOËL DES ROSIERS
*Médecine et littérature*¹

*Un jour on saura peut-être qu'il n'y avait pas
d'art, mais seulement de la médecine.*

J.-M. G. LE CLÉZIO

*Dans la vaste syntaxe du monde, les êtres dif-
férents s'ajustent les uns aux autres; la plante
communique avec la bête, la terre avec la mer,
l'homme avec tout ce qui l'entoure.*

MICHEL FOUCAULT, *Les mots et les choses*

La prose du monde

La médecine et la littérature appartiennent pareillement à la culture. La médecine est universelle en ce sens que la physiologie humaine, l'étiologie des maladies, les troubles mentaux, les effets des médicaments sont les mêmes sous toutes les latitudes, chez toutes les ethnies hormis quelques différenciations génétiques. Les exemples peuvent se multiplier à l'infini. Ils tendent à soutenir l'idée que même si la médecine n'est pas une science aussi exacte que la chimie ou la physique, elle devient de plus en plus scientifique au fur et à mesure de la résolution des incertitudes qui la cernent. En fait, là est le noyau de l'histoire de la médecine: la conception fondamentalement

1. Ce texte est une version abrégée du discours de réception de l'auteur à l'Académie des lettres du Québec, prononcé le 19 septembre 2017 à la Maison des écrivains. Le texte intégral de son «Discours de médecine et de littérature» est disponible sur le site de l'Académie: academiedeslettresduquebec.ca (N.D.E).

réparatrice de son projet reconnaît l'émergence et l'évolution d'une science de l'homme à partir d'un tréfonds d'ignorance, de superstition et d'empirisme jusqu'à l'apogée en discipline scientifique. C'est cette conviction qui inspire la phrase facile, si semblable au *memento mori* des temps anciens : « La psychiatrie est maintenant là où était la médecine il y a deux cents ans. »

Les progrès de la médecine durant le xx^e siècle et le début du xxi^e ont été prodigieux en savoirs, techniques et investigations, tandis que les stratégies de la psychiatrie en qualité des soins et approches spécifiques sont tout aussi remarquables dans le contexte alarmant de l'épidémie planétaire de dépression, l'une des maladies neuropsychiatriques les plus liées aux facteurs environnementaux. La sédentarité, l'urbanisation, la rapidité des mutations technologiques affolent les capacités d'adaptation des sujets humains confrontés au phénomène de la globalisation et à l'une de ses manifestations : les migrations, « plus énormes que les anciennes invasions », avait prévenu Rimbaud. En dépit de ses avancées, la médecine nous dit peu du sujet souffrant et rien du monde dans lequel il vit. Cela nous conduit à poser la question cruciale : qu'est-ce que la médecine ? Une science dont l'objet est la maladie, ses causes, son traitement et sa prévention. Réponse satisfaisante et modeste qu'exprime la devise de la médecine de la fin de la Renaissance : « Je le pansai, Dieu le guérit », formule attribuée à Ambroise Paré (1510-1590), le chirurgien qui soignait les pauvres comme des rois, le père de la chirurgie moderne. Pour nous, interpellés par les relations entre la médecine et la littérature, la question est de première importance si l'on se fie aux hypothèses des biologistes modernes selon lesquelles la vie procéderait d'une écriture antérieure, d'une écriture primordiale déjà constituée.

Depuis la découverte de la structure de l'acide désoxyribonucléique (ADN) en 1953, certains biologistes ont utilisé le langage comme une métaphore utile pour décrire des aspects complexes des phénomènes biologiques moléculaires. Selon des chercheurs contemporains, un paradigme linguistique peut être extrapolé à partir des processus physico-chimiques de l'ADN, avec des mots, des phrases, une grammaire et la nécessité d'une autoreprésentation symbolique de tout organisme vivant pour assurer sa réplication. Par conséquent, l'ADN peut effectivement être traité comme une langue, une langue dans laquelle les séquences des nucléotides agissent comme des séquences symboliques, où un « mot » est un élément d'un groupe, et sa grammaire représente les règles de la probabilité de transitions entre deux groupes quelconques, permettant ainsi de véhiculer de grandes quantités d'information.

Je vous laisse vérifier cette fructueuse hypothèse : y a-t-il une invention littéraire de la vie ? Quand bien même elle a le mérite de proposer l'acte de langage comme un acte organique et le poème comme un organisme vivant ? En termes deleuziens, Marielle Macé conçoit qu'« il n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre côté la vie ; il y a au contraire, dans la vie elle-même, des formes, des élans, des images et des styles qui circulent entre les sujets et les œuvres, qui les exposent, les animent, les affectent ». C'est dans la vie ordinaire, écrit-elle, que les œuvres se tiennent, qu'elles déposent leurs traces et exercent leur force. Elle privilégie après Ricœur la synthèse de l'hétérogène, le « prendre ensemble » de la configuration subjectivée, exploratoire, altérée du monde. Sous le signe de la discordance et de la fidélité à l'identité, Victor Segalen, médecin poète, parlait de cette capacité à « se concevoir autre » dans son *Essai sur l'exotisme*.

À l'idée d'une nature *résiliente et autopoïétique* s'est substituée la réalité d'une biosphère en perte de biocapacité et de bioproduktivité, en proie au dérèglement climatique, à la mise en danger de l'humanité et d'innombrables autres êtres vivants. Nous vivons les temps d'une immense réserve de frayeurs. Cette crise globale touchant l'*oikos*, la maison, le lieu vital ou plus largement l'écosphère, suscite des questionnements et une réflexion tant scientifique, ontologique, politique, esthétique que morale. Elle s'est avérée propice au rapprochement entre disciplines distinctes. Tous les processus de création de la biosphère, y compris ceux produits par les humains, sont peut-être voués à leur fin si nous ne savons pas poser les limites de la destruction et de l'intrusion que la biosphère peut tolérer. L'âge de l'homme, que désigne le concept d'anthropocène, risque de mener à un monde sans êtres humains. Rien ne doit être négligé, car nous aurons à faire face à des calamités amorphes, annoncent les plus pessimistes. Alors que les termes de post-humanisme ainsi que de transhumanisme suggèrent une vie au-delà de la biologie, et quelquefois la transformation de la vie humaine au-delà des définitions courantes de l'humanité, ils indiquent aussi un intérêt renouvelé pour le monde biologique, des réflexions sur l'animalité humaine et notre relation avec d'autres créatures, ainsi que de nouvelles intégrations et des manipulations inouïes des technologies de l'information et des technologies de transplantation et de fécondation.

L'acte de lire, de créer, d'écrire de la littérature peut conduire à la fin du purgatoire de la biosphère, à la rédemption des intrusions humaines, et sa force est d'ouvrir le monde à la grande santé nietzschéenne. Entre l'homme et le monde s'établissent une sorte de ressemblance naturelle, une interdépendance réciproque d'un processus vital à l'autre et l'interconnexion mutuelle de tous les systèmes vitaux de la terre. Dans

«La prose du monde», le second chapitre du célèbre ouvrage *Les mots et les choses*, consacré aux formes du discours durant la Renaissance, Michel Foucault commente l'émulation décrite comme une sorte de «gémellité naturelle», le redoublement fondamental du monde dont parle Paracelse, médecin et philosophe suisse alémanique de la Renaissance. À propos de ce *mimétisme* fondamental de l'être humain, Foucault écrit :

La terre sombre est le miroir du ciel semé, mais en cette joute les deux rivaux ne sont ni de valeur ni de dignité égales. Les clartés de l'herbe, sans violence, reproduisent la forme pure du ciel.

Au sein de la biologie que le grand savant et philosophe américain Ernst Mayr appelait *relation*, pensée élaborée sous d'autres postulats par Édouard Glissant, nous trouvons la notion plus large et plus nuancée de la culture. La culture elle-même est un médium naturel sujet aux processus écologiques et évolutionnaires. Le progrès humaniste qui consistait à hâter l'évolution de la nature vers la culture est un échec de la hiérarchisation des valeurs. La nature est la culture. Comme l'affirme l'historien d'art Simon Schama (*Landscape and Memory*, 1995), «le paysage est le travail de l'esprit. Les paysages sont construits en autant de strates de mémoire que de couches de roche. Le paysage, en conséquence, est autant une construction humaine que nos outils et les artefacts matériels qui en proviennent». Et Schama d'arguer que :

Les paysages sont une culture avant d'être une nature ; ils sont les constructions de l'imagination projetées sur le bois, l'eau et la roche. [...] Une fois qu'une certaine idée du paysage, un mythe, une vision, s'établit dans un lieu réel, elle a une façon particulière de confondre les catégories, de rendre les métaphores plus réelles que leurs référents, de devenir en fait une partie du paysage. (p. 61)

Dans cette zone de contact où les sciences rencontrent les humanités s'ouvre la réflexion philosophique et morale sur les rapports de l'homme à la nature. La gravité de la crise et la nécessité d'adapter les disciplines académiques à l'anthropocène demandent d'établir de nouveaux rapports entre sciences et humanités – une entreprise majeure que le biologiste Edward Wilson a désignée du nom de « consilience ». La piste de réflexion s'élargit et se conforme au souhait que Cheryll Glotfelty situe à l'origine de la naissance de l'écocritique : « *a movement [...] born of an awareness of environmental crisis and a desire to be part of the solution* ».

Poetry is an Island / La poésie est une île

Un mot attise mon esprit en suggérant que la poésie est une île. L'île de mon enfance ? Pas seulement. Le mot « île », écrit sans accent circonflexe, est un terme du lexique médical ancien qui désigne les os larges du bassin, les entrailles, les flancs, les origines. D'autres mots-sentinelles sont l'écho affaibli d'une sensibilité commune de la littérature et de la médecine, vestiges de la mélancolie du savoir, avant que les deux branches de la connaissance de la douleur ne se séparent. Si le tréma est devenu un signe typographique précieux, il a désigné en médecine dentaire l'écartement entre deux incisives. Quant au chiasme, figure stylistique retrouvée chez Césaire, il provient du grec *chiasma*, terme qui s'applique à l'entrecroisement des nerfs optiques :

Et le lit de planches d'où s'est levée ma race,
tout entière ma race de ce lit de planches

D'emblée, médecine et littérature se prêtent mutuellement force. Le lieu, le territoire, le paysage établissent le lien

indissoluble avec les lieux du corps sans quoi il n'y a point de poésie.

Enfant, j'avais une maladie. J'avais la maladie des livres. C'est par Vendredi que tout est arrivé, l'antihéros falsifié au contact du monde occidental. Robinson Crusoë vivait en moi. Il y vit encore. Un cri. Un souffle. Des traces de pas sur le sable. C'est par Robinson que tout arriva. Le plus grand héros, depuis Ulysse, de la littérature coloniale. Je l'admirais pour sa capacité à tout reconstruire après avoir tout perdu. J'utilise le roman de Daniel Defoe comme initiation à la fonction de la psychanalyse dans la culture chez de nombreux analysants. Je soupçonnais ce livre de porter un lourd secret. Sans doute à cause des visions d'ossements humains qui jonchent les pages. Robinson Crusoë avait transgressé un tabou. Il avait mangé pour survivre la chair de ses compagnons naufragés, jusqu'au dernier. Comme les sauvages qui pourchassaient Vendredi, comme son Autre, Robinson Crusoë était devenu anthropophage.

Une seule phrase, j'étais cette phrase. Un mot, j'étais ce mot. Ma mère avait été l'élève du psychologue Jean Piaget à Lausanne. Encore adolescent, mon père lui enseignait le latin et le grec comme aux élèves de son lycée. Mes parents se sont connus devant les pages de l'Énéide. Pour mon père et les hommes de sa génération – ils ont vécu en somme tout le xx^e siècle –, la grammaire était une morale et la valeur d'un homme se mesurait à l'aune du maniement du plus-que-parfait du subjonctif. Ma mère m'avait appris à lire en jouant avec les lettres. Un jour, je me suis assis sur le perron de la maison créole, celle qui avait une âme, celle qui était entourée d'une véranda et d'une balustrade laissant passer les effluves du vétiver. Maman rentrait un après-midi par la grande allée bordée d'héliconias. Elle m'avait entendu lire

à haute voix. Elle n'en crut pas ses oreilles. Elle s'approcha incrédule par-dessus mon épaule. Les mots résonnaient dans la voix d'enfant qui sortait de ma poitrine. Je lisais. Elle se mit à pleurer. J'avais deux ans. Je ne me rappelle pas cette scène originaire qui m'a été tant de fois racontée. J'ai un souvenir-écran. Tout était lumineux et blanc, l'amplitude de la lumière immense se reflétait sur le mur de chaux au flanc de la propriété au Gabion des Indigènes. C'est une erreur de croire que les enfants sont inertes devant une surface blanche avec des signes noirs incompréhensibles. Lire était ma manière d'être au monde.

Mes cousins raffolaient de mes fêtes d'anniversaire. Je donnais tous mes cadeaux, tous les trains, tous les fusils, tous les camions de pompiers, tous les livres pour peu qu'ils contiennent des images, toutes les bandes dessinées, tous les Tintin, tous les Miki, personnage de la police montée canadienne, en échange de livres, de vrais livres, avec des lettres noires sur du papier blanc, ces forces invisibles dont je cherchais le sens dans le dictionnaire avec un sentiment indicible, la sensation d'accumuler un trésor plus riche que celui d'Ali Baba. Je ne me rappelle pas ces anniversaires. Mes cousins s'en souviennent. Mon cousin Jean-Marie qui habite aujourd'hui la Louisiane, à chacune de nos rencontres, me raconte une de ces fêtes insolites d'où il repartait les bras chargés de jouets alors que ce n'était pas son anniversaire. Je me rappelle les livres. La sensation du toucher qui devint de plus en plus prégnante quand les forces insonores m'imposèrent leurs lectures silencieuses. Au fur et à mesure que je recherchais des livres de plus en plus gros dans l'espoir de thésauriser des mots inconnus que j'alignais dans un cahier d'écolier, lire devenait un rituel.

Je m'étais épris, encore enfant, à cause de leurs dimensions, des ouvrages russes, de l'univers de violence de la litté-

rature russe – je veux dire la violence de la sensation. De *La guerre et la paix* à *L'Idiot*, de Boris Godounov à Anna Karénine et *Les frères Karamazov*. Plus tard, je découvris le fil très général qui reliait Pouchkine, poète russe d'origine africaine par son grand-père Abraham Ganibal, à Tchekov, médecin et écrivain, et à Boulgakov qui était lui-même aussi médecin. Puis Dumas – j'ai appris par cœur des passages dans *Les trois mousquetaires* –, Hugo et les deux aventuriers Jules Verne et Henri Vernes, l'auteur des *Bob Morane*. Vinrent ensuite les lectures des poètes de l'adolescence... les Africains latinisés Tertullien et Juvénal, Apulée et Augustin, les Créoles Borges et Lautréamont, Césaire et Perse, Roumain et Alexis. Auparavant, Alain Grandbois et Léo-Paul Desrosiers, Saint-Denys Garneau et Gaston Miron, car ce sont les premiers auteurs étudiés chez les Jésuites du Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal. Un jour, ma mère m'offrit en cadeau d'anniversaire lors de sa parution *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme. Depuis l'enfance, plus ou moins convaincu que les histoires racontées reprenaient celles de ma famille, je relisais Homère tous les ans parce que mes grands-tantes s'appelaient Circé et Pénélope, mes grands-oncles Télémaque et Mentor. Et mon père s'enorgueillissait de ce que j'écrivisse sous la dictée de son propre père, Dieudonné, le mémorialiste qui mourut de mélancolie un mois après la mort subite d'Amanthe, sa femme, la Mulâtresse 18 carats, orphelinant ses six enfants. Mon père avait douze ans et ne se souvient de rien...

père de mon père que je ne connus pas
j'apporte vivante ta foi dans le culte du livre
– *Vétiver*

Tout écrivain ignore la direction que prendra son œuvre. Son enfance, ses voyages, son labeur professionnel pour vivre, tout ce qui lui arrive dans la vie, peu importe les changements,

qu'ils soient profonds ou subtils, de tels changements apparaîtront, indélébiles, dans son écriture. C'est parce que mes parents voulaient que leurs enfants gardent la langue française que nous sommes venus nous installer au Québec au début des années soixante alors que nous avions de la famille à New York et à Chicago. Je garde de ces séjours américains une nostalgie de l'anglais et une passion pour Shakespeare. Tout écrivain devrait écrire dans une autre langue que la sienne, tout poète devrait être traducteur, pour être digne de vivre, comme l'écrit Édouard Glissant, « en présence de toutes les langues du monde ». La mémoire, le souvenir, l'oubli ne sont pas que des opérations psychiques qui permettent de vivre dans le temps.

« C'est une question très serrée et difficile que de savoir pourquoi une peinture touche directement le système nerveux », a écrit le peintre Francis Bacon. Pour paraphraser Bacon, mon ambition fut de faire de mon poème un *pharmakon*, poison et remède, contre le fardeau de l'Histoire: esclavage, racisme, violence de la colonisation, violence du despotisme qui dérobent, enrayent, colorent, désorganisent la vie par une tendance mimétique à la destruction de soi et s'opposent à la permanence. Face à ces entreprises de déshumanisation, il valait mieux recommencer à zéro, voir la vie et l'histoire comme un océan de langage qui lave le passé après chaque vague, retrouvant la raison perdue après les cyclones désirés de l'enfance, « innocente comme l'herbe ». Or, les îles de la Caraïbe vont au milieu de la tempête. Elles errent au gré des vents. Les vents violents, les pluies verticales, l'œil borgne des cyclones, « l'énorme poumon des cyclones » détruisent les imaginaires exotiques d'où surgissent des paysages sans mémoire ni désir, devenus crépusculaires tant ils furent suppliciés.

et les pluies verticales tombaient sans arrêt
dans les maisons les campagnes les cœurs
emportant des rosiers vulnérables
et des bêtes qui s'évadent
– *Caïques*

Soucieux de cerner la place de la médecine dans la littérature, c'est-à-dire d'un discours scientifique de pouvoir informé par un univers d'émotions, de résistances et de pluralités de vues, j'ai tenté de broser l'état des lieux du dialogue entre deux visions de l'homme. Ces échanges constituent un paradigme utile pour dépasser les frontières institutionnelles et rapprocher des individus ordinaires qui mènent leur vie en dehors des institutions, isolés dans les recoins obscurs des villes.

Au fil d'un discours qui plonge ses racines dans le monde antique, la médecine n'est pas envisageable comme une pure technique, mais comme l'art de l'altérité, vie et mort entremêlées dans le destin de l'homme.

Les médecins humanistes de l'Antiquité, les grands auteurs comme Hippocrate ou Galien, n'étaient pas simplement des médecins, comme on les voit aujourd'hui, c'est-à-dire des praticiens, mais les artisans d'un imaginaire extraordinaire, d'une richesse littéraire et philosophique exceptionnelle. En fait, la médecine occidentale, héritière de la médecine arabe et africaine de l'Égypte, est d'abord née comme discours général sur l'homme et sur son rapport avec le monde. Elle ne s'est spécialisée qu'ensuite.

J'ai emprunté mes références citées ou dissimulées à dessein à quelques médecins écrivains et aux poètes qui n'en furent pas : « c'est le petit trot du cœur dans la maladie horlogère dite de Basedow », écrit tout de même Césaire tant il puisait dans le

lexique médical. Comme Réjean Ducharme s'était approprié Maldoror – je passe souvent non sans émotion devant la maison où il est né à Saint-Félix-de-Valois –, Lautréamont s'était emparé d'un traité de chirurgie, du vocabulaire médical et des préconisations thérapeutiques pour écrire les *Chants*. Il n'en fallut pas plus pour que Césaire émaillât sa poésie d'un égrènement de termes médicaux – achalasie, furoncle, érysipèle, pian, hypoglosse, prurit, pustules, urticaire... – pour soumettre l'ambiguïté textuelle du *Cahier d'un retour au pays natal* à un autre ordre symbolique. Attentif aux limites que la littérature offre au discours médical – son aporie, sa butée infranchissable, sa tache aveugle –, « j'ai pris langue » avec Maurice Blanchot, qui a longtemps passé sous silence qu'il avait fait ses études de médecine, poursuivies par deux spécialités, la neurologie et la psychiatrie, apparemment sans les achever. Lire son œuvre – « Seul importe le livre, tout livre relève de la seule littérature », écrit-il – fut une leçon d'humilité sur le corps, la mort, « toujours déjà passée », sur ce que seule la littérature, sans cesse confrontée en filigrane à l'imaginaire médical, peut dire de la souffrance humaine.

L'épistémologie de Georges Canguilhem, philosophe et médecin, le maître de Michel Foucault et de Pierre Bourdieu, affleure dans nombre de mes intuitions à savoir que médecine, littérature, philosophie et art sont consubstantiels. Et j'ai admiré le Starobinski lecteur de Jean-Jacques Rousseau, humaniste au sens premier de ce terme et médecin genevois, théoricien littéraire dont les conceptions ont renouvelé notre désir de mélancolie. Pour m'arracher à l'ennui, j'ai relu émerveillé l'œuvre indémodable de Jérôme Fracastor (Girolamo Fracastoro), poète et médecin de Bologne, l'inventeur de l'épidémiologie. Vers 1530, l'érudit a créé d'un souffle puissant le récit initiatique d'un voyage à la recherche d'un bois curatif,

le gaïac, dans l'île d'Hispaniola (Saint-Domingue). Il inventa un personnage nommé Syphilis et laissa son nom à une maladie. Et cet écrit est aussi une figuration remarquable sur les mœurs des Taïnos, les premiers habitants de l'île. Fracastor trouve dans la poésie une voie précieuse d'appropriation de l'univers et du monde. Le gaïac, le bois de vie, *lignum vitae*, devint la première victime d'une surexploitation de l'espèce pour ses supposées vertus curatives contre la maladie honteuse.

Dans la perspective de la lutte mythique de l'homme contre la maladie, toute souffrance est en quête d'un récit. Et la douleur est immortelle. « La face d'un homme même défigurée demeure un visage » : ce vers du poète français Bernard Noël m'a aidé un jour à sauver un machiniste victime d'un terrible accident de travail. Dans la cage métallique où il s'était affaissé, je gueulais le poème la voix brisée tout en réanimant l'ouvrier, immigrant portugais, vétéran de la guerre coloniale de l'Angola d'où il était revenu indemne hormis quelques éraflures. Une pièce métallique échappée à une vitesse folle de la fraise lui avait fait une gueule cassée. Peut-être est-ce le chaman, l'ancêtre du médecin, qui inventa la littérature. C'est pourquoi la médecine n'est pas envisageable comme une pure technique, mais comme l'art de l'altérité, vie et mort entremêlées dans le destin de l'homme.